

RÉSULTATS IMPORTANTS OBTENUS PAR LE COMITÉ de L'ORGE

UN des résultats les plus importants obtenus par le Comité national de l'orge, du Comité national consultatif des services de l'agriculture, qui a tenu sa réunion annuelle à Toronto du 11 au 13 mars inclusivement, est la coordination des travaux de tous ceux qui s'occupent de l'hybridation, de l'emploi pour l'alimentation et du placement ou de la vente de l'orge canadienne. Un exemple frappant de cette coordination, que les sélectionneurs de viande s'entendent aujourd'hui pour mettre à l'essai une série uniforme de variétés. Ces essais se poursuivent dans toutes les provinces des Prairies et dans l'est du Canada.

Le comité a publié une déclaration passant en revue la situation actuelle en ce qui concerne l'orge canadienne. Cette déclaration a révélé le fait qu'une proportion de quatre-vingt-cinq pour cent de la récolte d'orge canadienne n'entre pas dans les voies du commerce,

mais qu'elle est employée par les cultivateurs comme grain à bétail et comme semence; les 15 pour cent restants entrent dans le commerce. Près des trois cinquièmes de la quantité de la récolte commerciale sont vendus pour l'alimentation du bétail et environ deux cinquièmes, soit à peu près 6 ou 7 millions de boisseaux, sont employés pour le maltage dans le commerce domestique et d'exportation. L'orge à malt représente la plus haute qualité de l'orge qui fait l'objet du commerce. Parmi les variétés d'orge recherchées pour l'alimentation du bétail, il y a plusieurs variétés nouvelles à barbe lisse, d'un gros rendement, à forte paille, et facile à récolter. On a constaté par des essais que ces orges viennent bien dans certains districts des

provinces des Prairies et dans certaines parties des autres provinces. Il est admis, dit le comité dans son rapport, que l'utilisation de l'orge se relie intimement à la production des bestiaux, et que les producteurs de cette céréale devraient être encouragés à continuer les efforts qu'ils tentent actuellement pour abaisser les frais de production afin que les nourrisseurs de bestiaux puissent être encouragés à employer des quantités encore plus fortes d'orge, parce que ce grain a une plus grande valeur alimentaire par acre que tout autre grain.

Les nouvelles variétés d'orge ont certains caractères qui les rendent impropres au maltage, et ces variétés ne peuvent être mises dans les catégories à malt

sous les règlements existants. L'orge O. A. C. 21 est encore le type modèle des orges à malt au Canada, et les catégories à malt sont limitées à cette variété et à d'autres types de Manchourie de haute qualité. Actuellement, il se fait de nombreux travaux de sélection et d'amélioration sur les orges à bétail et à malt au Canada, en vue d'obtenir de plus gros rendements, une paille plus forte et une meilleure qualité pour les différentes parties du Canada. Il se passera cependant encore plusieurs années avant que ces nouvelles variétés puissent être distribuées au public. Le Comité exécutif du Comité national de l'orge est le suivant: Prof. T. J. Harrison, de Winnipeg, membre du Bureau des Commissaires du grain; L. H. Newman, céréaliste du Dominion, Ministère fédéral de l'Agriculture et O. S. Longman, Commissaire des récoltes de grande culture, Ministère de l'Agriculture de l'Alberta.

NOS COLONISATEURS DISPARUS

L'ABBÉ BOURASSA...

Par J.-Ernest Laforce

Mesdames, Messieurs,

Il y a déjà cinq ans, après quelques heures seulement de maladie, mourait l'abbé Jean-Baptiste Bourassa qui fut, pendant des années, missionnaire-colonisateur pour l'Ontario-nord.

Depuis longtemps déjà, sa santé laissait à désirer. Mais il n'en continuait pas moins à s'intéresser activement au mouvement colonisateur ontarien.

C'est que de 1912 à 1924, il s'était livré entièrement à son rêve d'un grand pays agricole qui ferait suite au Nord québécois.

Grand, mince, la démarche lente, il avançait comme le défricheur qui, pied à pied, conquiert la forêt où plus tard il moissonnera des blés.

Prêtre, il l'était de toute la force de son âme!

Il l'était au point de penser continuellement à l'instruction des jeunes gens qu'il croyait devoir se destiner à la prêtrise. Que de familles n'a-t-il pas visitées afin de découvrir parmi les nombreux enfants celui qui aurait pu avoir la vocation religieuse!

Que de jeunes gens n'a-t-il pas aidés en vidant sa bourse pour leur permettre de continuer leurs études!

Après avoir passé de nombreuses années dans les centres franco-américains au sud des Grands-Lacs, où son apostolat fut tout de charité, l'abbé Bourassa revint au Canada à la demande de son évêque, Mgr Latulippe, en charge d'un immense diocèse peuplé d'épinettes. Il accepta le poste de missionnaire-colonisateur. Mgr Latulippe lui demanda de faire disparaître la forêt et de la remplacer par des familles qui défricheraient ces terres et en feraient des fermes, par des familles qui formeraient des paroisses agricoles. Il ne tarda pas à entrer en fonction.

La colonisation, il en parlait continuellement, il en rêvait!

Mais les pays qu'on lui avait donné à coloniser étaient si loin, si peu préparés pour la venue des familles que le recrutement était difficile. Ce qui compensait l'éloignement des vieux centres, le manque de préparation, c'était la qualité du sol et la facilité du défrichement.

A peine nommé missionnaire-colonisateur, l'abbé Bourassa se rendit faire une inspection générale des terres dont il pouvait disposer, et décida de son plan de campagne.

Les grosses familles auront plus de

facilités pour réussir, remarquait-il. C'est ce qui explique pourquoi il recherchait tout d'abord les familles nombreuses pour ses terres du pays nord-ontarien.

De fait, entendait-il parler d'une famille de 10, 12, 15 ou 18 enfants, tout de suite il s'informait de sa condition, de la façon de vivre des parents, de leurs moyens d'existence; il voulait savoir si ces gens venaient de la campagne; depuis combien d'années ils l'avaient quittée; s'ils ne retourneraient pas sur une terre nouvelle. Si cette famille habitait encore une ferme située dans l'une de nos vieilles paroisses, il prenait des renseignements sur les possibilités d'établissement de cette jeunesse. Et, comme c'est généralement le cas, il apprenait que le chef de cette famille ne pouvait établir tout son monde auprès de lui. C'est alors qu'il partait pour se rendre jusque chez ces gens afin de les décider à aller visiter les terres de l'Ontario-nord.

Ce qu'il en rencontra, des difficultés, dans son travail d'apostolat colonisateur!

S'il avait une préférence pour les grosses familles, il acceptait toutes celles qui se présentaient, mais toutes n'étaient pas également aptes.

Il avait des difficultés de toutes sortes. Tout d'abord, comme aujourd'hui, beaucoup de gens de ce temps-là, voulaient bien aller s'établir dans le Nord ontarien, mais ils demandaient que le gouvernement les fasse vivre à ne rien faire, trop souvent.

Et puis, ces pays nouveaux, lointains, ceux qui en parlaient le plus, ceux qui se disaient les mieux connaître, ce n'était pas le missionnaire-colonisateur, mais bien une foule de gens qui n'y étaient jamais allés.

A les entendre parler—et de nos jours c'est encore comme cela—par vagues méchantes, tous les fléaux s'abattaient sur les pauvres colons qui allaient s'installer sur ces terres découvertes par nos ancêtres; et ceux qui, en plus de n'avoir jamais visité ces régions—pas plus que d'autres régions de colonisation—qui n'avaient jamais travaillé au défrichement des terres nouvelles, qui ne connaissaient rien, de la culture, ceux-là, surtout, affirmaient avec certitude:

"que dans ce pays nord-ontarien, rien n'y germe, rien n'y croit, rien n'y fleurit, rien n'y mûrit".

Quand il réussissait à décrocher la crasse recouvrant des médiocrités suffisamment ignorantes, et qu'il parvenait à faire partir les familles que ces patriotes nouveau-genre tentaient de diriger vers les pays étrangers, l'abbé Bourassa n'avait pas encore surmonté toutes ses difficultés.

Rendue sur les lieux, la famille voulait avoir une terre. Dans ce pays absolument vide de population, il arrivait souvent que l'agent des terres refusait de vendre la terre demandée parce que, disait-il, elle était retenue par une autre famille, parce que... parce que... la venue de tant de descendants des pionniers du pays, n'était pas bien vue par une certaine classe de gens. La prise de possession de ces terres ontariennes par des fils des pionniers du pays, pouvait porter ombrage.

L'abbé Bourassa s'attachait à cette tâche, et toujours, il finissait par gagner ce qu'il désirait: un lopin de terre pour la nombreuse famille qu'il avait envoyée s'installer au Nord ontarien.

Quand un groupe de familles était installé, c'était une autre tâche qu'il devait entreprendre pour décider les autorités gouvernementales à ouvrir un chemin, à faire l'épouttement des terres, à construire une école, à nommer des agronomes qui s'occuperaient de ces colons, à procurer du grain de semence aux plus pauvres.

Puis venait une autre entreprise qui demandait du jugement, du doigté, de la persuasion: celle de trouver un prêtre qui irait prendre charge d'un groupe de colons pauvres qui n'avaient pas, bien souvent, les moyens de construire une chapelle, et encore moins, ceux de loger convenablement leur curé.

Que de fois, ne lui est-il pas arrivé—pour que ses colons entendent la messe le dimanche—de partir de Montréal pour se rendre jusqu'à Hearst, à plus de 700 milles de distance, pour revenir dès le lendemain continuer son travail de propagande et d'organisation!

Et quand il avait fait tout cela, il lui restait à visiter ses colons sur place, à les encourager, à les diriger, à les secouer

quelquefois pour les décider à faire l'effort nécessaire pour réussir sur ces terres de défrichement relativement facile, mais où il était nécessaire de creuser des fossés pour l'épouttement du sol et pour l'amélioration du climat.

L'abbé Bourassa était tellement rempli de son sujet, il était tellement convaincu de la noblesse de la cause qu'il préconisait, de la valeur des terres qu'il avait charge de coloniser, que ce n'était pas tâche aisée que de le contredire.

Un jour de juin, 1919, avait lieu un Congrès de Colonisation, à Chicoutimi, organisé par l'A.C.J.C.

Un groupe de jeunes, sans doute bien intentionnés, mais peu au fait de notre situation, parce qu'ils n'avaient jamais visité le pays, avaient décidé de bloquer tout mouvement de colonisation canadienne en dehors de la province de Québec.

D'après ces jeunes, il ne fallait coloniser que les terres de la province de Québec.

A vrai dire, il ne se faisait que peu de colonisation au Québec. Mais ces jeunes ignoraient tout autant ce qui se passait chez eux, qu'ils ignoraient la valeur du pays ontarien ainsi que celle des plaines de l'Ouest découvertes par des gens de chez nous, occupées tout d'abord par des gars des Trois-Rivières, évangélisées par des missionnaires qui, comme nous, avaient appris à prier en français sur les genoux de leurs mères.

Ces jeunes ignoraient tout cela; et comme on ne prise pas ce que l'on ignore, ils étaient prêts à sacrifier de gaieté de cœur, toutes ces terres, toutes les ressources naturelles qu'elles renferment; ils consentaient à ce que l'on parque les Canadiens dans Québec, comme dans une réserve, demandant aux congressistes de condamner tout mouvement de colonisation en dehors de la province.

Mais ils comptaient sans la présence de l'abbé Bourassa!

Prenant la parole, l'abbé Bourassa donna des renseignements sur son pays qui avait déjà pris un essor vers un développement intense. Il parla des terrains miniers qu'on y avait découverts; de l'importance des marchés créés par les villages miniers; de la construction des pulperies, des moulins où l'on fabriquait du papier à journal pour les grands quotidiens américains; il décrit les moissons prometteuses croissant sur les terres bien cultivées; il expliqua les facilités du

(Suite au dernier couvert)

16

16

16